

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

L'E

# Naturaliste Canadien

---

---

Vol. IV.

Québec, MAI, 1872.

No. 5.

---

---

Rédacteur : M. l'Abbé PROVANCHER.

---

---

## FAUNE CANADIENNE.

### LES OISEAUX.

—

(Continuée de la page 100).

—

#### 4 Gen. JUNCO, Wagler.

Bec petit, conique, courbé à la pointe, Ailes un peu courtes, atteignant à peu près le quart de la queue; 2<sup>e</sup> rémige la plus longue; la 1<sup>ère</sup> égale à la 5<sup>e</sup>. Queue moyenne, arrondie quoique légèrement échancrée. Ventre blanc, de même que les plumes caudales extérieures. Aucune stries nulle part.

**Le Pinson d'hiver.** *Junco hiemalis*, Scater; *Fringilla*, Lin. *Struthus*, Bon. *Niphoca*, Aud.—Angl. *Snow Bird*.—Longueur 6½ pouces; ailes 3. D'un brun grisâtre ou cendré dans toutes ses parties, plus foncé antérieurement. La moitié inférieure de la poitrine et le milieu du ventre avec les couvertures inférieures et les plumes caudales extérieures, d'un beau blanc. La 3<sup>e</sup> plume caudale blanche et marginée de noir.

P. et É. et CC. Malgré son nom, ce Pinson ne se rencontre point ici l'hiver. Il nous arrive de bonne heure au printemps et nous laisse à l'automne, où on le voit souvent en bandes considérables se dirigeant vers le Sud. Il niche sur le sol et pond 4 à 5 œufs.

## 5 Gen. SPIZELLA, Bonaparte.

Bec conique, un peu courbé. Pieds grêles; ongles modérément courbés. Ailes un peu pointues, atteignant à peu près le milieu de la queue; 1ère rémige un peu plus courte que la 2e, égale à la 5e; la 3e la plus longue. Queue un peu longue, fourchue, à pennes étroites. Des stries sur le dos seulement.

3 espèces dans notre faune.

**1. Le Pinson des montagnes.** *Spizella monticola*, Baird. *Fringilla*, Lin. *Zonotrichia*, Gray; *Spinites*, Cab. *Passer Canadensis*, Brisson.—Angl. *Mountain Finch*; *Tree Sparrow*.—Longueur  $6\frac{1}{4}$  pouces; ailes 3. Bec à mandibule supérieure noire, l'inférieure jaune. Parties supérieures d'un brun nuancé de roux et de fauve; croupion d'un brun jaunâtre. Deux bandes blanches sur les ailes avec une ligne claire au dessus des yeux. Dessous blanchâtre avec une tache de roux foncé au milieu de la poitrine. Pennes caudales bordées de blanc.

P. et RR. Ce Pinson se montre quelquefois, quoique très rarement, dans notre Province au printemps.

**2. Le Pinson des champs.** *Spizella pusilla*, Bonap. *Fringilla*, Wils. *Emberiza*, Aud. *Spinites*, Cab.—Angl. *Field Sparrow*.—Longueur  $5\frac{3}{4}$  pouces; ailes  $2\frac{1}{3}$  pouces. Bec rouge. Couronne rousse. Dos souvent strié de noirâtre. Côtés de la tête cendrés, avec une raie brune en arrière de l'œil. Dessous blanc, jaunâtre antérieurement, sans tache sur la poitrine. Pennes caudales liserées de cendré.

P. et RR. De même que le précédent, ce Pinson ne se rencontre que très rarement en Canada.

**3. Le Pinson gris.** *Spizella socialis*, Bonap. *Fringilla*, Wils. *Emberiza*, Aud. *Spinites*, Cab.—Vul. *Oiseau gris*; Angl. *Chipping Sparrow*.—Longueur  $5\frac{3}{4}$  pouces; ailes 3. Bec noir. Front noir, séparé au milieu par du blanc. Couronne d'un brun uniforme. Une ligne noire de la base du bec à travers les yeux. Croupion d'un cendré clair. Dessous blanchâtre, sans aucune tache, lavé de cendré, particulièrement à travers la poitrine. Point de tache brune sur la poitrine ni de blanc à la queue.

PE. et CC. Le Pinson gris se montre d'assez bonne heure au printemps, pour ne nous laisser qu'à l'automne. Il niche dans les arbrisseaux, et pond de 4 à 5 œufs d'un

bleu clair, avec quelques points d'un noir pourpre au gros bout.

6 Gen. MELOSPIZA, Baird.

Bec conique, un peu comprimé, droit. Pieds forts ; tarsi un peu plus longs que le doigt du milieu. Ailes très courtes, arrondies, atteignant à peine la base de la queue ; 4e rémige la plus longue. Queue très arrondie. Point de blanc sur les ailes ni sur la queue.

**Le Pinson chanteur.** *Melospiza melodia*, Baird. *Fringilla*, Wils. *Zonotrichia*, Bon.—Vulg. *Rossignol* ; Angl. *Song Sparrow*.—Longueur  $6\frac{1}{2}$  pouces ; ailes  $2\frac{1}{2}$  ; queue 3 pouces. Couleur générale brun-roux, avec stries plus foncées ou grisâtres. Couronne rousse, chaque plume avec une ligne brun-foncé. Dos brun-foncé au milieu, passant au roussâtre puis au grisâtre sur les côtés. Croupion un peu plus gris que les parties avoisinantes. Dessous blanc, poitrine, gorge et côtés du corps striés de brun roussâtre avec des lignes encore plus foncées ; ces lignes étant assez rapprochées au milieu de la poitrine pour former une espèce de tache.

PE. et CC. Tout le monde connaît notre chantre du printemps, notre Rossignol, comme nous l'appelons. Il suit de près l'hirondelle au printemps dans son retour des climats du Sud, et ne nous laisse qu'en Septembre. La femelle fait jusqu'à 3 pontes dans la même saison. Elle niche sur le sol ou dans des arbrisseaux, et pond 4 à 5 œufs bruns tachetés de roux.

7 Gen. MOINEAU, *Passer*, Brisson.

Bec court, un peu bombé, à bords de la mandibule supérieure rentrants. Ailes et tarsi médiocres. Queue moyenne, échancrée.

Une seule espèce naturalisée d'Europe.

**Le Moineau domestique.** *Passer domesticus*, Briss.—Angl. *European Sparrow*.—De la taille à peu près de notre Pinson chanteur. Bec noir. Tête grise ; iris brun. Pieds couleur de chair. Une bande marron au dessus des yeux. Gorge et devant du cou noirs. Poitrine à plumes noires liserées de blanc. Dessous d'un brun cendré. Une large bande transversale blanche sur l'aile ; 3e rémige la plus longue, la 1ère égale à la 4e.

La femelle a la gorge et le devant du cou blanchâtres ; bec brun.

Séd. Le Moineau qu'on a importé d'Europe à Québec, il n'y a encore que 4 ans, s'y est naturalisé de suite. Il commence aujourd'hui à se répandre un peu dans les campagnes avoisinantes. Cependant, comme la ville lui offre plus de protection durant l'hiver, il paraît l'affectionner davantage. Les gouttières des toits lui servent d'ordinaire de refuge durant nos grands froids ; et on le voit tous les hivers glanant des graines sur nos marchés, dès qu'ils sont déserts. Le Moineau est un granivore, et a parfois causé des dommages à l'agriculture en Europe ; mais comme il préfère encore les insectes aux grains pour sa nourriture, il devient par là même encore plus utile que nuisible. Et voilà pourquoi il a reçu protection en plusieurs pays d'Europe et la raison aussi pour laquelle on veut le naturaliser en Amérique. Boston a suivi l'exemple de Québec, et voit comme elle, ses Moineaux se montrer de plus en plus nombreux chaque année.

(A continuer).

---

## ENTOMOLOGIE ÉLÉMENTAIRE

EN RAPPORT AVEC LA FAUNE DU CANADA.

(Continuée de la page 72).

DE LA CLASSIFICATION.

Pouvoir distinguer les objets que l'on étudie et les faire reconnaître avec certitude aux autres, tel est le but de la classification en Histoire Naturelle.

Une des qualités les plus remarquables de notre intelligence, est de pouvoir grouper dans notre esprit les objets variés qui fixent notre attention, et de pouvoir représenter ces groupes par un nom ou un signe particulier. Ce besoin de réunir dans notre esprit les choses semblables à certains égards, pour saisir les rapports qui existent entre elles, et nous

en former une idée abstraite, fait pour ainsi dire la base de toutes nos études. Mais en Histoire Naturelle, ce besoin devient une nécessité, parce que les milliers d'êtres qu'il nous faut étudier, dérouteraient de suite la mémoire la plus heureusement douée, dans ses calculs de comparaison. Mais si au lieu de comparer un individu avec un autre individu quelconque du règne animal, on est restreint à un groupe, à une classe particulière, la comparaison devient de suite facile, parce que le type abstrait qui nous représente telle classe ou tel groupe, n'a qu'un nombre de caractères déterminé qu'il est facile de passer en revue dans un instant. Une comparaison familière fera mieux saisir la chose.

Si le porteur d'une lettre n'avait que le signalement de la personne à qui elle serait adressée pour la reconnaître, sa tâche serait presque impossible à remplir. Mais si l'adresse de cette lettre lui indique d'abord le pays, puis la province, la ville, la rue, la maison, et enfin l'étage de cette maison, il n'aura plus qu'à comparer le signalement donné qu'à un nombre très restreint de personnes. Or, c'est ainsi que procède le naturaliste, dans son œuvre de classification. On voit de suite de quelle utilité, dans la pratique, se trouve ce mode de procéder, pour la désignation des animaux qu'on veut reconnaître, ou dont on s'efforce de donner aux autres une connaissance exacte. Citons un exemple.

Nous voulons, nous supposons, vous faire connaître le Héron. Or, sans recourir aux méthodes de classification, il nous faudra vous en donner une définition des plus exactes, et avant de vous former une juste idée de l'animal dont nous voulons vous entretenir, il vous faudra comparer la description ainsi donnée avec celle de plus de cent mille animaux différents, ce qui serait presque impossible. Mais si l'on vous dit que cet animal est un *vertébré*, de la classe des *oiseaux*, de l'ordre des *échassiers*, du genre *Héron*, *Ardea*, dès lors vos termes de comparaison se trouvent extrêmement réduits. En effet, par le mot *vertébré*, vous connaissez de suite que l'animal ne peut être ni un insecte, ni un mollusque, ni aucun autre animal sans squelette intérieur. Par le mot *oiseau*, vous excluez de la comparaison tous les mammifères, tous les poissons, et tous les reptiles. Par le mot *échassier*, vous distinguez de suite votre animal des neuf dixièmes des autres oiseaux ; et enfin par le genre *Héron*, vous n'avez de suite qu'à faire la comparaison qu'avec les quelques espèces qui appartiennent à ce genre.

Or, ce mode de procéder sur l'ensemble de l'Histoire Naturelle, s'applique de la même façon sur chaque classe, sur chaque ordre d'animaux, de manière qu'en écartant successivement les êtres possédant le

plus grand nombre de caractères communs, vous arrivez toujours à n'appliquer la comparaison qu'à un nombre assez restreint de caractères.

On distingue deux sortes de classification : la classification systématique ou artificielle et la classification naturelle.

Dans la classification artificielle, les divisions sont fondées sur des modifications que présentent certaines parties du corps choisies arbitrairement, par exemple le nombre des doigts, des dents, etc. Au contraire, dans la classification naturelle, on prend l'ensemble de l'organisation de chacun des êtres, et on éloigne ou rapproche ces êtres suivant les degrés de ressemblance qu'ils ont entre eux.

On comprend de suite que la méthode naturelle l'emporte de beaucoup en importance et en utilité sur la méthode artificielle, puisque cette dernière, souvent sans nous rien faire connaître d'important sur les groupes qu'elle forme, nous porte à faire les rapprochements les plus disparates, comme de mettre les Grenouilles et les Lézards avec les Chevaux et les Chiens, parce que tous se portent sur quatre membres, etc. Tandis que dans la méthode naturelle, les divisions et subdivisions étant fournies par l'ensemble des caractères de chaque animal, du moment que nous avons le groupe dans lequel il se range, nous connaissons de suite les traits les plus remarquables de son organisation, et la manière dont ses principales fonctions s'exécutent.

Mais malheureusement nos connaissances des individualités du règne animal sont encore trop peu avancées, pour nous permettre de telles analyses naturelles de la généralité des êtres de chaque groupe, et force nous est de recourir souvent à la méthode artificielle, qui, quoique moins rationnelle, supplée dans un grand nombre de cas, à notre défaut de connaissances, et nous mène aussi plus promptement au but.

La méthode artificielle est peut-être d'un plus grand usage en Entomologie que dans toutes les autres branches de l'Histoire Naturelle, parce que les milliers d'êtres qu'embrasse cette étude sont encore trop peu connus pour que les divisions et subdivisions des groupes puissent reposer sur des bases sûres et incontestables; cependant, depuis les travaux considérables qui se sont faits sur cette branche, dans ces dernières années surtout, la méthode naturelle a été presque partout appliquée, et le jour n'est pas éloigné où elle sera presque seule mise en usage.

Les règles qui régissent cette classification sont peu nombreuses et très simples; elles présentent, toutefois, dans leur application, des difficultés extrêmes. En effet, ranger les animaux en séries naturelles, d'après le degré de leurs affinités respectives, c'est-à-dire, les disposer

de telle sorte que les espèces les plus semblables entre elles occupent les places les plus voisines; diviser et subdiviser ensuite ces séries d'après le principe de la subordination des caractères, c'est-à-dire, en raison de la différence que les animaux présentent entre eux, sont bien là les deux points qui constituent à eux seuls toute l'économie de la classification. Comme on le voit, ces deux règles sont faciles à comprendre et leur seule énonciation en fait saisir toute l'importance. Mais on sent aussi, de suite, que cette distinction des affinités des espèces, et le degré d'importance à attacher à telle modification ou dissemblance, sont choses fort difficiles dans la pratique, parce qu'elles exigent une connaissance parfaite de l'organisation des êtres que l'on veut classer, et que les différences que ces êtres présentent entre eux se modifiant presque à l'infini, ne permettent pas toujours d'attacher à chacune le juste degré d'importance qu'elle commande.

On peut voir d'après ce qui précède que l'espèce est le point de départ de toute classification; que c'est le pivot autour duquel se groupent les divers systèmes mis en usage pour ranger les différents êtres dans une série d'ensemble.

Mais qu'est-ce que l'espèce ?

Si on cherchait la réponse à cette question dans les quelques auteurs qui ont spécialement traité cette matière, on courrait grand risque d'être encore à attendre une réponse satisfaisante, même après avoir parcouru des volumes qu'ils ont publiés à ce sujet. C'est que la plupart de ces auteurs, matérialistes marchant sur les traces des philosophes du siècle dernier, s'appuyant sur une base fautive, ne sont parvenus qu'à des conclusions absurdes, et toutes les subtilités de leur dialectique ne suffisent pas toujours pour voiler leur manque de point d'appui.

Croirait-on qu'un des plus célèbres naturalistes de nos jours, Mr. Darwin, a écrit un ouvrage considérable sur l'origine des espèces, sans se soucier même de nous dire ce que c'est que l'espèce ?

"Tous les êtres, nous dit Mr. Darwin, descendent de quelques couples, et peut-être d'un seul, par une sélection naturelle." Et c'est là la thèse qui a causé tant d'engouement dans un certain monde, qui a réuni les suffrages de tant de savants !

Mais que veut dire cette sélection naturelle ? Comment nommez-vous l'intelligence qui la dirige ?

C'est la nature elle-même, nous répond Darwin. La nature ! Précisément cette nature personnifiée à laquelle les matérialistes, les athées, prêtent des intentions, des inclinations, des vues, tandis qu'ils refusent l'intelligence au seul être qui la possède de son propre fonds. "J'ai

“ toujours nommé le Créateur, disait Buffon, mais il n'y a qu'à ôter ce mot et mettre à la place la puissance de la nature. La nature n'est point un être, car cet être serait Dieu.” Et voilà ! C'est trop gênant d'avoir à compter avec un Dieu principe de toute existence, rémunérateur du bien et vengeur du mal ; il faut le faire disparaître, et pour le faire croire, abusons du langage ; que le mensonge voilé par le sens figuré des mots prenne la place de la vérité. Et telle est la tactique de tous ces cerveaux creux, de ces prétendus génies, qui veulent se faire un monde sans Dieu ! Ce n'est plus la cause qui produit l'effet, dans la logique athée, mais c'est l'effet qui produit la cause ; c'est la mousse du liquide, qui a produit la fermentation ; c'est la nature qui agit, qui choisit, qui dispose, qui fait surgir spontanément ! Les scélérats qui naguère dans la capitale de la France versaient le pétrole sur les monuments des arts et de la civilisation, les assassins qui foulaient aux pieds les cadavres des innocentes victimes qu'ils venaient de massacrer, avaient été élevés à de semblables écoles.

Mais qu'est-ce enfin que l'espèce ?

Tout le règne animal n'est composé, comme l'on sait, que d'individus ; mais parmi ces individus, il y en a un grand nombre qui ont entre eux une ressemblance extrême dans leur organisation, leur conformation, leur manière de vivre etc. Ceux qui ont entre eux ces caractères d'étroite ressemblance, et qui de plus sont susceptibles de se reproduire avec les mêmes propriétés essentielles, constituent ce que nous appelons des espèces. Ainsi les hommes, les corneilles, les grenouilles, les guêpes etc., sont des espèces différentes. L'espèce est variable dans ses caractères peu importants, comme on le voit pour les chiens, les moutons et les autres animaux domestiques ; mais la fécondité perpétuelle est le caractère essentiel de l'espèce, et c'est cette fécondité qui fait sa fixité, car l'union d'espèces différentes n'a jamais qu'une fécondité bornée. Ainsi tous les hommes ne constituent qu'une même espèce, par ce que chez eux la fécondité se perpétue à l'infini dans l'union des différentes races ; il en est de même des chiens : mâtins, barbets, dogues etc. ; des chevaux : arabes, canadiens, percherons, etc. Mais le cheval et l'âne, le chien et le loup, l'oie et l'outarde sont autant d'espèces différentes, par ce que les produits de leur union ou demeurent stériles, ou ne peuvent prolonger leur fécondité au delà de la 2e ou 3e génération.

Il suit de là que si l'espèce est variable dans ses caractères peu importants, elle est en même temps immuable dans ses caractères essentiels. Telle nous la voyons aujourd'hui, telle elle est sortie des mains du Créateur. On a rapporté d'Égypte des momies d'hommes, de chiens, de

bœufs, d'ibis etc., et tous ces êtres étaient, il y a 3000 ans, semblables, exactement semblables à ceux d'aujourd'hui.

L'espèce n'a donc pu venir d'une autre espèce, comme le veut Darwin, ni de la génération spontanée, comme le voulaient Buffon, Lamarek, Geoffroy St. Hilaire etc. Car si la *nature* des matérialistes avait la puissance de faire naître spontanément des êtres, qui mettrait des bornes à sa fécondité ? qui déterminerait leurs modifications ?..... Il n'y aurait plus dès lors de classification possible. Il en est de nos philosophes comme des *Femmes savantes* du célèbre Molière, chez eux,

Le raisonnement en bannit la raison.

Avant de descendre dans le détail des divisions et subdivisions de la classe des insectes, montrons, par un tableau synoptique, les caractères qui la distinguent des autres classes des articulés.

On sait que sous la dénomination d'articulés, on comprend tous ces animaux dont le corps, et particulièrement les organes de locomotion, se composent d'articles mobiles plus ou moins nombreux. Les Araignées, les Myriapodes, les Crustacés, se trouvent donc renfermés dans cette définition. Mais voici comment on pourra les ranger dans leurs classes respectives :

ARTICULÉS : animaux à organes de locomotion composés de diffé- rents arti- cles.	{ Respiration aéri- enne, à l'aide de trachées ou po- ches pulmonai- res ;	{ Une tête dis- tincte du tho- rax et garnie d'antennes ;	{ Une tête, un tho- rax et un abdo- men ; 3 paires de pattes.	} INSECTES.			
					{ Respiration aquatique, } à l'aide de branchies ;	{ Point de thorax distinct ; une tête et un abdomen ; 24 paires de pat- tes ou plus.	} MYRIA- PODES.
					{ En général, 5 ou 7 paires } de pattes.		} CRUSTA- CÉS.

Une tête, un thorax et un abdomen, avec trois paires de pattes, tels sont donc les caractères particuliers qui distinguent les insectes proprement dits des autres articulés.

Les naturalistes, comme nous l'avons déjà fait observer, divisent tous les êtres de la nature d'abord en trois règnes : minéral, végétal, animal. Le règne se divise ensuite en embranchements, l'embranchement en classes, la classe en ordres, l'ordre en familles, la famille en genres, et enfin le genre en espèces qui se composent d'individus.

## CLASSIFICATION DES INSECTES.

Nous avons dit ce qu'était l'*espèce*. Les espèces les plus voisines sont ensuite réunies en groupes appelés *genres*, et dans l'appellation, le nom du genre est toujours joint à celui de l'espèce. Ainsi l'on dira : la Cicindèle commune, la Cicindèle pourpre, la Cicindèle à 6 points etc., pour désigner les différentes espèces du genre Cicindèle, etc.

En réunissant les genres qui présentent le plus d'analogie, on forme les *tribus* et les *familles*, qui sont elles-mêmes rangées dans des groupes d'un rang plus élevé, auxquels on donne le nom d'*ordres*. Enfin les ordres par leur réunion forment les *classes*, qui constituent les *embranchements* de chaque *règne*.

Si, prenant à part la classe des insectes qui nous occupe spécialement ici, nous voulons chercher les bases sur lesquelles s'appuiera l'arrangement méthodique de ces animaux, nous trouvons de suite que ce devra être principalement sur la structure des organes servant à la locomotion tant aérienne que terrestre, et ensuite sur le mode de développement ou les différentes métamorphoses que subissent ces êtres dans le jeune âge, par ce que ce sont ces points qui montrent les plus grandes différences que les insectes offrent entre eux.

Aussi est-ce d'après ces règles que les entomologistes nous présentent aujourd'hui les insectes divisés en huit ordres, dont les noms mêmes peuvent donner une idée du principal caractère qui les distingue. Ces huit ordres sont : les Coléoptères, les Orthoptères, les Névroptères, les Hyménoptères, les Hémiptères, les Lépidoptères, les Diptères et les Aptères.

Le tableau qui suit peut servir à les distinguer les uns des autres.

AILES.	distinctes;	quatre;	à mâchoires; ailes	de consis- tance in- égale; les inférieu- res plis- sées	{	en tra-	vers... 1. COLÉOPTÈRES.
						en long.	
AILES.	distinctes;	bouche	sans mâ- choires, formant	sembla- bles, à ner- vures	{	réticu- lées... 3. NÉVROPTÈRES.	4. HYMÉNOPTÈRES.
						un bec non roulé.	
AILES.	nulle	deux seulement;	jamais de mâchoires.		{	une langue roulée.	6. LÉPIDOPTÈRES.
							7. DIPTÈRES.
							8. APTÈRES.

(A continuer).

## VOYAGE A LA FLORIDE.

(Continué de la page 95).

Nous voyons fréquemment, dans les excavations des buttes pratiquées pour la voie, pendue sur les talus des escarpements, la Sensitive, *Mimosa strigillosa*, dans son plus florissant état de végétation. Ses tiges aiguillonnées atteignent souvent une longueur de 2 à trois pieds, et ses mille folioles pressées, et formant un tapis du plus beau vert sur la glaise rouge des pentes, sont partout émaillées des boules nébuleuses que forment ses fleurs de la plus agréable nuance de rose. Sur le haut des escarpements, ce sont les Phlox au rouge plus ou moins vif, les Héli-anthes au jaune d'or, avec l'Asclépiade (*Asclepias tuberosa*) aux larges cymes safranées, qui forment un tapis des plus variés, sans presque aucune interruption. Çà et là s'élèvent au dessus de ces plantes, les dominant d'une demi-hauteur, les panicules pyramidales des Yuccas, aux cent coupes de neige qu'elles réunissent, et que laisse balancer au vent la grêle mais forte hampe qui les porte. Nous voyons, même des chars, une foule d'insectes voltigeant autour des fleurs de ces derniers. Malgré notre grand désir d'aller faire une razzia parmi la gent ailée qui fréquente cette plante, dans l'espérance d'y faire quelque précieuse capture, nous n'osons nous hasarder de faire au quarteron qui dirige notre train, la demande d'arrêter un moment pour cette fin. Il est vrai que Mr. Doherty n'est plus là, pour faire accroire à nos compagnons de route que c'est pour y trouver des épingles que nous inspectons les herbes et retournons les copeaux, mais nous craignons que les directeurs du convoi n'attachent pas plus d'importance aux chasseurs de punaises (*Bug hunters*) qu'aux chercheurs d'épingles.

Quelques légères ondées, accompagnées de tonnerre dans le lointain, viennent de temps en temps nous forcer à fermer les fenêtres du char, sans rafraîchir l'atmosphère extérieure. Le Soleil se montre aussi par moments, mais de gros nuages qui viennent presque aussitôt en intercepter la vue, ne nous annoncent encore qu'une pluie prochaine.

Les neuf dixièmes des champs que nous traversons sont ensemencés en coton. Le coton n'a encore à présent que 7 à 8 pouces de hauteur. On sait qu'à la maturité, il mesure de 4 à 5 pieds. Ses feuilles glabres et presque luisantes, ressemblent assez à celles du sarrazin, et encore plus à celles de la passerose, qui appartient comme lui à la famille des Mal-

vacées. Mais, comme nous venons de le dire, ses feuilles sont totalement dépourvues de la villosité et des rugosités de celles des mauves et des passeroles.

Entremêlés aux champs de coton, nous voyons par-ci, par-là, quelques champs de maïs de peu d'étendue. A une couple de places, nous avons vu aussi de petites pièces d'avoine et de seigle qu'on était alors à couper, car leur couleur jaune indiquait assez que ces céréales touchaient à leur maturité. Mais la culture générale, la culture banale, est ici le coton. Et on s'y est tellement livré à cette culture, que les prix en sont tombés sur les marchés, surtout depuis que, forcée par la dernière guerre, l'Angleterre s'est vue dans la nécessité de tirer des Indes Orientales la précieuse ouate, en même temps que la France la demandait aux cultures de ses possessions d'Afrique. Le coton brut qui valait sur le marché de New York jusqu'à \$3 la livre en 1864, n'obtient pas toujours cette année 14 ou 15 cents. Or, à ce prix là, c'est une culture qui ne peut rémunérer ses maîtres. Car il faut une belle venue pour tirer une balle par arpent. (La balle pèse de 400 à 450 livres). Une balle de 450 livres, à 15 cts. donnerait donc \$67.50, ce qu'on pourrait juger un assez bon rendement, s'il ne fallait pas déduire le guano qu'il faut de toute nécessité se procurer pour l'engrais. N'entretenant pas ici de troupeaux, on ne peut avoir de fumier, et il ne reste plus que le guano, qu'on importe, pour donner au sol l'engrais convenable. Or le guano rendu ici ne coûte pas moins de 4 à \$5 le barril, et pour une fumure convenable, il n'en faut pas moins de 10 à 12 barrils par arpent. Ce sera donc une somme d'au moins \$50 qu'il faudra retrancher sur le produit total; de sorte qu'il est facile de voir que l'excédant est loin de pouvoir rémunérer convenablement les frais de cette culture. Aussi tous les journaux répétaient-ils à l'unisson, durant tout l'hiver, qu'il fallait nécessairement mettre de côté la culture du coton, du moins momentanément, pour s'appliquer davantage à celle des céréales, s'occuper un peu plus de l'élevage des troupeaux, qui ont tant de valeur ici, et donner plus d'attention à l'industrie.

On crie de tous côtés à l'industrie, aujourd'hui en Canada, et avec raison suivant nous. Car comme il y a parmi le peuple des goûts, des aptitudes, et aussi des besoins divers, il faut à la disposition du travailleur des champs variés où il pourra faire son choix pour l'exercice de son activité, afin de concourir plus efficacement au bien de la communauté, tout en pourvoyant plus aisément aux besoins de sa famille. Tout un peuple ne peut être agriculteur. D'ailleurs le progrès bien entendu dans tout état, ne peut venir que de l'harmonie entre ses diverses sources de revenus.

Si les produits de la culture fournissent la nourriture à l'industriel, à l'artisan ; d'un autre côté, l'agriculteur ne peut se passer des produits de l'industrie ; il lui faut des outils, il lui faut des machines, il lui faut des habits etc. Ce sont là des principes d'économie politique si élémentaires, si bien reconnus de tout le monde, qu'on hésiterait à leur donner place dans la première page d'un traité de cette science ; mais qu'on est excusable de répéter, en passant, par ce que trop souvent, dans l'application, on parait en méconnaître la valeur. Cependant, si nos Canadiens étaient ici, ils passeraient pour des maîtres en fait d'industrie. Qui sait, d'ailleurs, si, jusqu'à un certain point, on n'entretient pas déjà cette idée à leur égard, sous certains rapports. Il n'y a, pensons-nous, qu'un seul Canadien résidant à Macon, et l'on voit tous les poteaux et les hangars couverts d'annonces monstres, pour exalter son talent. " Le grand maréchal-ferrant ; le maréchal-ferrant Canadien ; le ferreur de chevaux sans pareil ! etc. " C'est un forgeron natif de Hamilton, nous a-t-on dit.

Les industries, à proprement parler, sont encore toutes à créer ici. Satisfaits du dieu coton, jusqu'à ces dernières années, lequel pourvoyait largement à toutes les nécessités, on n'a jamais songé à honorer aucune autre divinité. Mais le moment est arrivé où il faut changer de conduite. Le Dieu de la sagesse a détroné le dieu-coton, en abolissant l'esclavage, et la compétition s'y mêlant, il faut de toute nécessité que les oisifs planteurs d'autrefois songent à tirer de leurs champs autre chose que du coton, et à créer aussi une industrie locale, afin de se soustraire un peu à la tutelle des manufacturiers du Nord, pour tous les produits de l'industrie. On est étonné, quand on voit l'avoine se vendre \$1 70 le minot, le foin 2 cents la livre, le beurre 80 cts, le lait 25 cents le pot, les poulets \$1 la couple, le bœuf 20 cents la livre etc., on est étonné, disons-nous, de ne pas voir tous les propriétaires de fonds laisser là le coton, pour se livrer à la culture des céréales et à l'élevage des troupeaux, où ils pourraient réaliser de si forts bénéfices. Ajoutez que n'ayant point de troupeaux, on est par cela même dépourvu d'engrais ; il ne reste plus que le guano qu'il faut faire venir à grands frais de l'étranger. Mais la routine était prise, établie depuis des années, et malgré tous ses désavantages aujourd'hui, on se soumettra encore à bien des mécomptes avant de l'abandonner. La vie était si commode autrefois, lorsqu'avec quelques douzaines d'esclaves, qu'on nourrissait avec un petit champ de maïs et quelques porcs, on avait chaque année des centaines de balles de coton à envoyer au marché, pour rouler un train princier dans les villes, avec les revenus qu'on en retirait. Les circonstances ne sont plus les mêmes aujourd'hui ; les noirs sont libres, il faut les payer et les suivre de près pour avoir leur travail ; le prix du coton n'est plus le même etc. ;

mais la routine est là, et cette absurde routine s'imposera encore longtemps au plus grand nombre, avant que quelque changement notable puisse se généraliser. D'ailleurs les statistiques sont là pour confirmer le triomphe de la routine, malgré ce que tous les journaux ont répété à ce sujet. La récolte de 1869 donnait 2,406,346 balles de coton, et celle de 1870 s'élève à 4,060,831 ; c'est donc une augmentation de 2,345,515 balles sur l'année précédente.

A 11 heures, nous touchons à Andersonville. Il nous tardait de voir de nos yeux cette célèbre Andersonville, qui a fait tant de bruit dans les dernières années de la guerre, et dont on nous avait mainte et mainte fois raconté de si émouvants récits. On sait que les Sécessionnistes, embarrassés du grand nombre de prisonniers que leur livraient souvent les chances de la guerre — et que les Fédéraux refusaient d'échanger — se décidèrent, à la fin, à les diriger sur Andersonville ; non pas pour les interner dans des forts, des prisons, ni même des maisons ordinaires, et les traiter suivant les lois de l'humanité, mais pour les parquer là, parquer c'est le mot, dans un enclos à ciel ouvert, en attendant que les maladies, la faim, le manque absolu de tout soin, les fissent passer de cet enclos au cimetière.

N'allez pas croire, par le nom, qu'Andersonville soit une ville, ni même un village ; nous y avons compté quatre misérables cabanes, et ce sont là à peu près toutes les constructions de cette célèbre cité des morts, véritable nécropole, s'il en fût jamais. L'enclos qui est attenant au cimetière est à 5 ou 6 arpents de la voie ferrée, et 35 minutes que nous avons à passer à cette station, nous permettent d'y pousser une petite excursion, en compagnie d'une dizaine de visiteurs. L'enclos était formé par une palissade en pieux debout, d'une douzaine de pieds de hauteur, et entouré extérieurement d'un fossé de 10 à 12 pieds de profondeur, sur à peu près 15 à 20 pieds de largeur, le tout pouvant mesurer une dizaine d'arpents carrés. L'eau coule encore dans le fossé, et les pieux demeurés en place, semblent encore tout imprégnés de la poignante tristesse des scènes dont ils ont été naguère les témoins. Un petit pont nous permet de franchir le fossé, et nous pénétrons dans l'enceinte. C'est le cœur serré de douleur, et en même temps révolté d'horreur, que nous foulons aux pieds ce sol durci par les piétinements de tant de malheureux, ce sol témoin de tant d'agonies, où la rage et le désespoir sont venus souvent disputer inutilement à la mort les restes d'existences si brutalement poussées à leur terme. Espérons toutefois qu'il s'y sera trouvé aussi de saintes résignations, de doux abandons à la sage volonté de Dieu, que malheureusement on avait pas assez consultée auparavant peut-être, car la religion catholique a pu pénétrer dans la *stockade* ; le prêtre, comme toujours et partout, n'a reculé là ni devant la malpropreté, ni devant la

vermine, ni devant la fièvre et les épidémies, pour aller porter à ces malheureux le baptême du pardon, et leur délivrer des passeports pour le Ciel. Plus heureux que les zélés chapelains sous la commune de Paris, ces prêtres n'ont été poursuivis nulle part des sarcasmes et des blasphèmes de l'impie ; partout leur ministère a été demandé et béni, et ils n'ont eu qu'une seule chose à regretter, c'était de ne pas être assez nombreux pour répondre à toutes les demandes et à tous les besoins.

Comme l'enclos avait été établi en pleine forêt, les Pins qui sont presque la seule essence des collines de ces endroits, se voient encore au nombre de 10 à 12 dans l'enceinte. C'est sous leur feuillage que les malheureux, à qui il restait encore assez de force pour se déplacer, allaient se mettre à l'abri des rayons brûlants du Soleil, ou à couvert de la pluie durant les averses. Imaginez-vous 15,000 à 20,000 prisonniers à la fois dans cet enclos ; tous plus ou moins affaiblis par la marche et les fatigues de la vie des camps, ou épuisés par les luttes des dernières batailles qui les ont livrés à leurs ennemis, sans autre couche que la terre nue, sans autre abri que le feuillage des arbres ; pas un matelas, pas même un peu de paille pour les soustraire à l'humidité du sol, pas un lambeau de couverture pour les protéger contre la fraîcheur des nuits, qui en Décembre et Janvier produit souvent de la glace de plusieurs lignes d'épaisseur ! Transis par le froid, trempés par la pluie, ou brûlés par le Soleil, ils n'auront d'autre protection que de changer de place, lorsque toutefois ils seront capables de le faire. Ajoutez que n'étant ni en rangs, ni en lignes, du moment que les distributeurs des rations se montrent, ceux qui sont encore capables de se mouvoir, vont lutter avec leurs compagnons, pour avoir leur part de nourriture ; tandis que ceux que la maladie tient cloués sur le sol, s'en trouvent souvent privés, et voient les tourments de la faim disputer à la fièvre les dernières heures de leur malheureuse existence ! Rien de surprenant, après cela, si le cimetière a presque compté autant de fosses que la palissade avait reçu de prisonniers dans son enceinte.

De distance en distance il manque un pieu à la palissade. Ces vides ont été laissés à dessein. Comme il y avait une bordure de 3 à 4 pieds de largeur entre les pieux et le fossé, c'est là que les prisonniers devaient se rendre pour satisfaire aux besoins de la nature ; la profondeur du fossé et la ligne de soldats qui le bordaient à l'extérieur rendant impossible toute tentative d'évasion. Mais comme il n'y avait encore que les plus vigoureux qui pouvaient ainsi sortir de l'enceinte, qu'on juge de l'infection qui devait régner au dedans. Mainte et mainte fois aussi on a trouvé, le matin, des cadavres gisant dans le fossé ; c'était de pauvres malheureux qu'un faux pas, occasionné par la faiblesse sans doute, avait fait rouler dans le précipice.

Dans un coin de l'enclos se trouve une espèce de hangar en simples planches, et c'était là qu'étaient confinés les officiers qui se trouvaient parmi les prisonniers.

Contigu à l'enclos, et n'en étant séparé que par le fossé, se trouve le cimetière. Quel immense champ de morts ! Si la vue de l'enclos a quelque chose de poignant, de révoltant, l'aspect de ces files d'épithaphes, à perte de vue, sous les arbres de la forêt, commande une invincible tristesse qu'on se plaît pour ainsi dire à savourer. Les tumulus portant tous en tête la planche peinte en blanc qui donne le nom du soldat, celui de son régiment, et la date de sa mort, sont divisés en carrés par de grandes et de petites allées, simulant encore la disposition régulière d'une immense armée sous le commandement. Mais les Pins qui s'élevaient çà et là et qui paraissent comme les officiers de cette armée, semblent avoir commandé le repos, pour dernier ordre à ces guerriers, jusqu'à ce qu'une voix plus puissante vienne les faire surgir de la poussière, pour les traduire au tribunal du seul maître qu'ils devaient servir, et qu'un bon nombre, peut-être, ont à peine connu, si toutefois ils ne l'ont pas méprisé et rejeté.

Combien y en a-t-il qui dorment là leur dernier sommeil ? Nous ne saurions le dire exactement ; de 30,000 à 40,000 nous a-t-on dit. Chaque épithaphe est numérotée, mais nous ne savions où commençait et où se terminait la série, et nous n'avions pas le temps de parcourir tout le champ. Nous avons remarqué près de nous le nombre 13,696 qui allait en montant en suivant la file.

Mais ce qui nous a particulièrement affecté, ça été de pouvoir lire des noms de nos compatriotes, sur plusieurs de ces épithaphes : Benoît, Sylvestre, Beaudoin, Martin etc., sont probablement de malheureux Canadiens, qui, entraînés par cette irrationnelle maladie de l'émigration, étaient venus prendre du service dans l'armée du Nord, et sont allés ensuite crever de faim et de misère dans cet enclos de la Géorgie. Oh ! quand nos aventureux jeunes gens deviendront-ils plus sages, et se contenteront-ils de l'heureuse position que l'économie et le travail peuvent leur assurer au pays, pour ne pas aller prodiguer à l'étranger des forces et une énergie qu'ils soustraient sans cause raisonnable à la prospérité de notre jeune et heureuse patrie ?

C'est avec l'esprit rempli de ces pensées que nous allons reprendre notre place sur la banquette du char. Le Ciel semble aussi se mettre de la partie pour nous porter à la tristesse ; les gros nuages qui nous voilaient le soleil, laissent échapper quelques grains de pluie de temps en temps. Mais nous sommes bientôt de nouveau en marche, et nous nous

applaudissons de n'avoir à répondre à aucun de ces loquaces voisins, comme nous en rencontrons parfois, pour nous livrer tout entier aux sombres réflexions que nous suggérait tout ce que nous venions de voir.

A midi et 40 minutes nous touchons Américus.

Comme on était prévenu de notre arrivée, nous n'étions pas encore sorti du char, qu'un jeune homme était venu s'emparer de notre bagage pour nous conduire à la maison, où se fait d'ordinaire la mission. On nous fait monter en compagnie de 5 à 6 autres, dans un long omnibus, qui doit distribuer les voyageurs dans les différents quartiers de la ville. Nous étions sur le point de partir, lorsque une malade nous arriva, portée par 3 hommes robustes, qui l'étendirent sur les coussins de la voiture. Nous crûmes, à première vue, que c'était déjà une personne à l'agonie, tant elle paraissait souffrante et affaiblie. Nous voilà en mouvement, mais il ne faut aller que le pas des chevaux, par ce que cette maade ne peut supporter la moindre secousse.

La vie est bien la même partout ; en tous lieux et en tout temps le mélange du bien et du mal, du bon et du mauvais ; la tristesse à côté de la joie, la pauvreté à côté de la richesse, les chagrins alternant avec les plaisirs, les larmes avec les ris, et la mort à côté de la naissance ! Une dame, probablement la mère de la malade, les yeux rougis de pleurs, agite au dessus d'elle un éventail, pour lui donner un peu de soulagement ; à côté, des étrangers qui voient le tout avec indifférence, et peut-être, parmi eux, quelques mécontents de ce que la diligence n'aille pas son train ordinaire, ou de ce qu'on les ait rendus témoins d'une scène si peu en harmonie avec les projets qu'ils nourrissent dans leur cœur.

Après une vingtaine de minutes de cette marche à pas lents, nous nous trouvons de l'autre côté de la ville, et la diligence s'arrête devant une jolie maison bourgeoise où l'on nous invite à descendre.

Américus, pour porter le nom de celui qui ajouta un nouveau monde à l'ancien, est une ville encore fort modeste et très peu importante. Sa population se range entre 7,000 et 8,000 âmes. Couvrant une colline peu élevée, et ombragée d'arbres nombreux disséminés dans les rues et les jardins, elle présente cependant un aspect assez agréable, bien que ses constructions en brique n'offrent rien de grandiose ni de saillant. Un petit ruisseau qui la borde au Nord lui donnerait une apparence assez riante, si les endiguements pratiqués pour fournir de l'eau à un moulin, ne laissaient pas une large bande marécageuse de chaque côté du cours, et si l'eau n'était pas si colorée et si boueuse.

Nous nous étions bien promis d'avance de faire une chasse sérieuse aux plantes et aux insectes de cette localité, dans les deux demi jour-

nées que nous aurions à y passer ; mais nous en fûmes pour nos projets et nos espérances, car le temps sombre de la matinée se décida sérieusement, vers une heure, à se mettre à l'orage ; le tonnerre se fit entendre presque sans discontinuation, et si le Soleil se montra parfois entre les orages, ce ne fut pas assez longtemps, chaque fois, pour assécher les chemins et débarrasser les feuilles de leur rosée. Forcé nous fut donc de borner nos excursions aux jardins de notre hôte, et d'étudier l'histoire naturelle de ces environs dans la conversation des personnes qui vinrent nous visiter.

Notre attention fut d'abord attirée par un arbrisseau d'une quinzaine de pieds, dans le jardin, que nous voyions couvert de fleurs d'un écarlate vif, auxquelles s'entremêlaient des fruits d'un vert plus ou moins rougeâtre, de la grosseur d'une moyenne pomme, ce qui n'ajoutait pas peu à la beauté du coup d'œil. Quel est cet arbre, demandâmes-nous ? C'est un *Pome-grenate*, un Grenadier, nous fut-il répondu. Il arrive souvent que les fruits se trouvent ainsi mêlés aux fleurs. Au mois de Septembre, ces fruits atteignent parfois le volume des plus grosses pommes, et sont d'une saveur des plus agréables. Ayant examiné l'arbre de plus près, nous reconnûmes en effet les caractères de la famille des Myrtacées à laquelle appartient le Grenadier, *Punica granatum*. Les feuilles, opposées, simples, luisantes, sont portées sur des rameaux rougeâtres armés de quelques épines. Cet arbre ne se rencontre ici que dans la culture ; il est originaire des régions méditerranéennes de l'Asie.

Nous ne fûmes pas peu surpris de voir aussi dans un champ de pommes de terre, près de la maison, des Passiflores en pleine floraison. — Ces plantes viennent-elles de vos jardins ? — Mais non ; elles sont très communes ici et deviennent parfois nuisibles, dans la culture, surtout dans les terrains légers.

Les Passiflores, qu'on appelle aussi *fleurs de la passion*, parce que nous retrouvons les instruments de la passion dans les organes de ces fleurs, les cœurs dans les pistiles, les marteaux dans les étamines, la couronne d'épine dans cette couronne de filaments que porte le calice en dedans des pétales, les Passiflores, sont des plantes herbacées, vivaces, grimpantes au moyen de vrilles, poussant des tiges de 3 à 10 pieds de longueur. L'espèce que nous voyons ici est le *Passiflora lutea*, Linné ; les fleurs sont d'un jaune verdâtre et les fruits d'un pourpre foncé. Les enfants mangent ces fruits à la maturité. Nous connaissions les Passiflores pour en avoir cultivé sur nos fenêtres, mais nous ignorions qu'ils fussent indigènes ici.

Avez-vous des Alligators ici ? — Ils y sont communs, nous dit un

jeune homme ; et pas plus tard que la semaine dernière, j'en ai tué un de 9 pieds et deux pouces de longueur.—Et qu'en avez-vous fait ?—Je l'ai laissé là, car ça n'est bon à rien.—Quel magnifique spécimen eût été pour un musée ! En rencontrez-vous souvent de cette taille ?—Non, très rarement ; mais ceux de quatre à cinq pieds sont très communs.—Ces animaux sont-ils dangereux ?—Pas d'ordinaire, parce que nous ne nous exposons pas à leurs attaques. Cependant, reprit un autre jeune homme, je me rappelle qu'un de ces reptiles me fit une fois passer un mauvais quart d'heure. J'avais alors à peu près 14 ans. Armé d'un fusil chargé de gros plomb, je m'étais rendu dans la forêt, à la recherche de quelque menu gibier. Voilà que dans le voisinage d'un ruisseau, je me trouve tout à coup face à face avec un Alligator de 5 à 6 pieds de longueur. Sans hésiter un moment je lui lance ma bordée de plomb en pleine face. Et comme bien on le pense, loin de tuer ni même de blesser l'animal, je n'avais fait que l'irriter. Aussi, sans plus tarder, s'élança-t-il tout droit sur moi, sans songer nullement à retourner à l'élément liquide. Je savais que ces animaux qui courent assez vite en ligne droite, sont fort lents à se retourner, vu l'éloignement chez eux des pattes antérieures des postérieures, et c'est ce qui me sauva ; comme il y avait là tout près un énorme Chêne, je me mis à tourner autour, tout en essayant de recharger mon arme. L'animal furieux, les yeux étincelants, me montrait sa belle gueule rose, de près de 2 pieds de longueur, toute grande ouverte, avec les énormes dents crochues qui la décoraient ; puis, faisant siffler un soufflement formidable, il s'élançait tout droit sur moi ; mais un demi tour autour du Chêne me mettait à l'abri, pendant que ne pouvant modérer son élan, il dépassait le but pour se retourner, avant de tenter une nouvelle attaque. Il y avait tout près d'un quart d'heure que nous étions occupés à ces passes ; je n'avais pu réussir à recharger mon arme, et d'ailleurs j'étais convaincu que le plomb ne pouvait le blesser sérieusement, l'effroi commençait à s'emparer de moi, lorsque survint, par hasard, un chasseur plus habile que moi, qui lui envoya une balle dans la bouche au moment où il la tenait entre ouverte, et qui profitant de son premier étourdissement, lui tomba dessus à coups de crosse sur le crâne, de manière à l'étourdir assez pour nous permettre de lui envoyer une seconde balle dans la bouche, qui probablement cette fois atteignit les parties vitales, car l'animal demeura bientôt sans mouvement sur le sol. On sait que les Alligators sont couverts d'écaillés tellement dures et épaisses, que les balles de fusils ordinaires s'y aplattissent sans pouvoir les pénétrer.

—Les Crotales, *serpents à sonnettes*, sont-ils communs ici ?—Assez communs ; il n'est pas rare que nous en rencontrions souvent jusque

dans les champs.—J'aimerais beaucoup à m'en procurer un.—Mais ce n'est pas encore le temps ; ce n'est d'ordinaire qu'après Juin qu'on en rencontre. L'année dernière, nous dit le fils de notre hôte, j'étais à biner du maïs dans un champ non loin d'ici. Tout à coup, sans que j'aie pu le remarquer auparavant, je me trouve en face, mais à quelques pieds seulement, d'un énorme serpent à sonnettes, tout près de la grosseur de ma cuisse ; il agite violemment ses sonnettes, et commence à se gonfler d'une manière formidable ; n'ayant pas à reculer, je lui rabats le taillant de ma houe sur la tête, et lui divise le crâne en deux. Demandez à mon père, ajouta le jeune homme, s'il aime bien les serpents à sonnettes, lui, car il a fait connaissance avec eux d'une manière encore plus intéressante.

“ C'était durant les foins, nous dit le brave homme. Le temps n'étant pas trop sûr, nous avions le soir mis notre foin en veillottes. Le lendemain, vers les dix heures, voyant que le temps allait se mettre à l'orage, je dis à mon garçon qu'il fallait se hâter de rentrer notre foin. Je partis donc avec lui, lui se tenant dans la charrette, et moi lui donnant le foin au bout de la fourche. La charrette était déjà à moitié pleine, lorsque soulevant au dessus de ma tête une nouvelle fourchetée de foin, il s'en détacha une boule de serpents de la grosseur des deux poings, qui vint justement se loger dans ma chemise entre ouverte. Les reptiles aussitôt de se réveiller et de chercher une issue, en me faisant le tour du corps à la ceinture de mon pantalon. Oh ! il me semble encore, dit le père en frissonnant, sentir le froid de ces horribles bêtes qui me glissaient sur la peau. Je suis un homme mort, criai je à mon garçon, ma chemise est pleine de serpents. Celui-ci sauta aussitôt à bas de la charrette, mais ne sachant encore comment s'y prendre pour me délivrer de mes hôtes importuns. Prends ton couteau, lui dis-je, et fends ma chemise. L'ordre à peine donné était déjà exécuté, et 10 jeunes serpents à sonnettes, de 10 à 12 pouces de longueur, s'échappèrent de ma chemise, et eurent la tête broyée sur le sol à mesure qu'ils y parvinrent ; heureusement qu'aucun d'eux, probablement aussi effrayés que moi-même, ne s'avisait de faire jouer ses crochets sur mon épiderme, et que j'en fus quitte pour la peur.”

Comme la population catholique d'Amérique se borne à 6 ou 7 familles, la plupart demeurant dans la campagne, nous savions d'avance que l'audition des confessions ne nous retiendrait pas longtemps. Vers le soir, une brave mère de la campagne, nous amena ses deux enfants, âgés de 12 et 14 ans, qui n'avaient pas encore fait leur 1<sup>ère</sup> communion. Je ne sais pas lire, dit-elle, et tous nos voisins sont des protestants, je ne sais comment m'y prendre pour faire instruire mes enfants. Nous les

interrogéâmes, et nous trouvâmes qu'ils ne savaient encore que peu de chose, pas assez pour pouvoir être admis à la réception des sacrements. Mais voyons donc cet esprit de foi ! Ces jeunes gens savent à peine ce que c'est que nos dogmes, et ils viennent à confesse, ils se séparent du reste de ceux avec qui ils vivent, pour suivre une autre route ; ils sont catholiques. Que la grâce de Dieu est puissante, et quelle condamne la lâcheté d'un grand nombre mieux partagés, sous le rapport de l'instruction, que ces pauvres malheureux !

Dans la soirée, la future mariée avec les demoiselles de la maison nous font une musique, avec des flutinas, comme nous n'en avions encore jamais entendu de semblable sur de tels instruments ; on aurait pu parfois se croire en présence d'un petit orchestre.

Nous ne fûmes pas peu surpris, de voir deux petites demoiselles, de 13 à 14 ans à peu près, venir prendre place dans le salon, pieds nus. Du reste, toilette irréprochable : chevelure flottante, robes courtes en mousseline, etc. Il faut dire que l'usage d'aller nu-pieds, est général ici, pour les enfants. Vingt fois nous avons vu les petits garçons à Macon, jouant à la balle dans la rue, pieds nus, mais un gilet sur les épaules et la tête couverte d'un lourd chapeau en feutre, se rabattant de tous côtés en forme de capuchon.

Du reste, les modes sont absolument les mêmes ici que chez nous. A voir les masses dans les rues, les églises etc., on se croirait tout aussi bien à Québec ou à Montréal. Chevelure flottante pour les jeunes filles, avec chapeau impereceptible au milieu des fleurs dont on le charge, robes à trains pour les plus âgées, parasols etc. On pourrait croire que dans ces pays chauds, où les habits légers sont de rigueur, les nudités pourraient se porter à des excès révoltants ; mais il en est tout autrement, et la plupart des anglaises de nos villes pourraient à cet égard rendre des points aux dames du Sud.

Notons aussi, en passant, que le caractère des Américains du Sud est tout différent de celui des Yankées du Nord. Ce n'est plus ici ce flegme soucieux, ce froid de préoccupé, cette absence de conversation, comme on le voit à New-York, Boston etc. ; mais c'est partout un air gai, un entrain, des ris, une loquacité, qui nous feraient croire au milieu d'une assemblée Canadienne, n'étaient les sons anglais de la conversation qui frappent nos oreilles. L'Américain du Sud, qui jusqu'à ces dernières années était riche sans pour ainsi dire le savoir, savait dépenser sans connaître comment on pouvait acquérir, est l'homme à la vie aisée, au franc rire, à la bonne chère, au tabac avant tout, et souvent aussi, trop souvent peut-être, au wiskey.

*Mardi, 23 Mai.*—De bonne heure, ce matin, un autel est dressé dans le salon ; nous entendons les confessions, nous préparons nos mariés, et nous offrons le saint sacrifice, bénissant l'union de Peter Croghan, et Josephina Mayor, et donnant la communion à 8 personnes. La célébration du mariage avait attiré bon nombre de protestants, de sorte que le salon était presque rempli, mais tout se passa du reste dans l'ordre le plus parfait. Peter Croghan et Josephina Mayor seront fort en peine, pensons-nous, de donner plus tard le nom ou d'autres renseignements sur le prêtre qui a béni leur union. Comme les salutaires avertissements de l'église nous ont paru magnifiques et solennels dans cette circonstance ! “ Le sacrement que vous venez de recevoir est un sacrement que St. Paul appelle grand. C'est Dieu lui-même qui par notre ministère a béni votre union. Vivez comme des saints, *sicut decet sanctos*, croissez en grâces et en vertus, et les dons et les bénédictions du Ciel se répandront sur vous et sur ceux qui naîtront de vous ; et ces dons et ces bénédictions assureront votre bonheur et celui de votre famille. ” Oui, allez et formez une famille chrétienne au milieu des infidèles qui vous entourent. Imitiez le courage et la vivacité de foi de vos parents, qui vous ont transmis intact le dépôt de la foi, au milieu de tant de défalcataires et même de déserteurs, et vous ont conservés catholiques au milieu d'une société d'hérétiques et même d'infidèles.

Oui ! il faut que la grâce de Dieu soit bien puissante pour conserver ses élus dans la fidélité, au milieu de ces payens de la civilisation ; pour les faire résister, non pas seulement au courant de nos mauvais penchants et aux appétits de notre nature pervertie, mais encore au courant si redoutable du scandale, et du mauvais exemple, à l'entraînement de la coutume générale. Il est si aisé de ne rien faire ! si commode, nous voulons dire si accordant avec notre nature, de vivre comme si on n'avait pas d'âme, de ne rechercher que la satisfaction des sens et du goût, et de ne se contraindre en quoi que ce soit dans ses allures, surtout lorsque tous ceux qui nous environnent en agissent de la sorte ! Aussi, nous nous expliquons facilement cet abandon de la foi par plusieurs des malheureux planteurs du Sud. Disséminés dans des campagnes où les moyens de s'instruire font souvent défaut, ne pouvant que fort rarement rencontrer des prêtres, assister aux exercices de la religion, ils ont fini par prendre les habitudes de leurs voisins, c'est-à-dire, ne faire rien du tout, et assister par mode aux prêches que viennent leur débiter des ministres de tout calibre, de tout poids, et de toute croyance.

Le temps, ce matin, paraît vouloir continuer la journée d'hier ; c'est de la pluie et du Soleil, mais plus de celle-là que de celui-ci, si bien que nous ne pouvons encore faire aucune excursion,

A midi, l'omnibus passe devant notre maison, et nous y montons pour nous rendre à la gare. Nous pénétrons dans une touffe de bois près de la voie, en attendant les chars, et nous y prenons plusieurs insectes, entre autres : *Psimachus sublaevis*, *Chlaenius erythropus*, *Pterostichus permundus*, *Macratia confusa*, *Coscinoptera dominicana*, *Odonta notata* etc.

A 12.40 h. nous montons de nouveau dans les chars, et nous arrivons à Macon quelques minutes avant 5 h.

### MACON, GÉORGIE, 3 Juin 1871.

Excursion : plantes ; la Tortue-en-boîte ; mures ; Punaises ; larves de Cicindèles.—Chez Mr. Wilkinson ; Pelidnota.—La Trionyx spinifère.—Mgr. Persico ; le Rév. Mr. Schaeffer.

*Mercredi, 24 Mai.*—Il fait aujourd'hui une chaleur extraordinaire, ce qui ne nous empêche pas toutefois de faire une petite excursion de l'autre côté de la rivière, en remontant.

Nous rencontrons aujourd'hui pour la première fois en fleur la Morrelle noire, *Solanum nigrum*, la *Nightshade* des Anglais. Nous trouvons aussi en fleurs l'*Ipomœa coccinea*, qui nous était connue pour l'avoir cultivée dans notre jardin, et le *Magnolia glauca*, le *Bay-tree* des Américains. Ce *Magnolia*, pour n'avoir ni la taille ni l'éclat du *M. grandiflora*, n'en est pas moins un arbre fort remarquable par l'élégance de son feuillage et la richesse des fleurs dont il se couvre. L'*Ipomœa coccinea* est une Convolvulacée volubile, à fleurs écarlates très remarquables.

Comme nous suivions un petit sentier sous les arbres qui bordent la rivière, nous fîmes tout à coup une rencontre qui ne nous fut pas peu agréable. C'était une magnifique Elodide ou Tortue de marais, qui suivait tranquillement le sentier que les pieds des passants avaient dépouillé de son gazon. Nous crûmes en l'apercevant que c'était une espèce à peu près semblable à celles qui habitent nos marais, mais nous fûmes bien surpris en la retournant, de voir que son sternum ou plastron n'était pas soudé avec la carapace, mais y était seulement attaché par des cartilages flexibles, et que le plastron était de même divisé transversalement dans son tiers antérieur, ce qui permettait à cette partie, en jouant sur cette penture, de rejoindre le plastron en cachant complètement la tête et les pattes. De là sans doute le nom de Tortue-boîte qu'on donne à cette espèce. L'écaille brune était toute parsemée, de même que la tête et les pattes, de petites taches d'un beau jaune.

Elle mesurait 8 pouces de longueur. Il va sans dire qu'elle fut recueillie pour venir s'ajouter à nos autres chasses. Nous pûmes constater que c'était la *Cistula Carolina*, Gray, la Cistule, de Duméril, qui sans être très abondante, se rencontre assez fréquemment dans ces contrées.

Nous trouvâmes aussi, dans un champ de maïs, un Murier, *Morus rubra*, tout couvert de fruits murs. Nous les goûtâmes, mais nous les trouvâmes détestables, bien inférieurs à nos plus mauvaises ronces. Pour la forme et la couleur, c'est à peu près le fruit de notre ronce, *Rubus villosus*, sinon qu'il est un peu plus allongé. Il est à remarquer que les pieds femelles de cet arbre sont bien moins communs que les pieds mâles. Comme le Murier est susceptible d'émettre de nombreux drageons de ses racines, il peut se multiplier et se reproduire à l'infini sans le secours de la semence.

Nous étant assis sur une pierre pour nous reposer en mangeant quelques prunes de l'espèce Chicasa qui se trouvait en quantité en cet endroit, un énorme hémiptère, avec un bruit d'aile bien remarquable, vint s'abattre sur notre épaule. Mal lui en prit, car il passa à l'instant de notre épaule à notre boîte, embroché d'une bonne épingle pour l'y retenir. Il ne mesurait pas moins de 1.40 pouce de longueur; ses cuisses postérieures, énormément renflées, portaient de fortes épines en dedans, tandis que leurs jambes étaient aplaties en palettes échanérées sur les côtés. Sa couleur était d'un brun sale uniforme. Jugeant par une telle armure que ce devait être un carnassier qui cherchait des victimes sur les fleurs des buissons du voisinage, nous nous mîmes de suite à la recherche de ses compagnons, pensant qu'il ne devait pas être seul dans cet endroit. Et de fait, cinq de ses semblables ne tardèrent pas à venir prendre place à ses côtés dans notre boîte. Les ayant examinés de plus près, nous reconnûmes que nous avions deux espèces différentes, l'une de moindre taille que l'autre, avec les cuisses moins renflées, les jambes postérieures aussi dilatées, mais presque sans échanerures, et portant plusieurs petites taches jaunes en dessous. Nous pûmes constater ensuite que c'était *Anisoscelis cocculus*, Say, et *Anisoscelis declivus*, Say, qui tous deux appartiennent à la division des Supéricornes-trigonocéphales des Hémiptères-Hétéroptères.

Passant un peu plus loin près d'un énorme Liquidambar, que des coups de hache de quelques passants probablement avaient légèrement blessé, nous aperçûmes dans l'une de ces entailles un autre superbe Hémiptère, d'une conformation différente et à aspect moins redoutable. Celui-ci, aplati comme la plupart des punaises, était d'une couleur grisâtre avec nombreuses taches blanchâtres et points noirs. Il présentait

quatre taches rougeâtres bien distinctes sur son dos, deux vers la base du prothorax et deux autres sur l'écusson. Il nous fut assez facile de reconnaître que ce devait être un *Brochymena*, mais l'espèce nous restait inconnue (1).

Nous étions sur notre retour, lorsque nous vîmes des enfants occupés dans la rue à enfoncer des brins d'herbe dans de petits trous s'ouvrant sur le terrain durci par les pieds des passants.—Mais que faites-vous donc là, et quels sont ces trous?—Ce sont des *jack-holes* nous fut-il répondu, et nous nous essayons à en prendre.—Et par quel moyen?—En enfonçant un brin d'herbe dans le trou, la bête vient mordre, et en retirant brusquement le brin d'herbe, nous l'entraînons en dehors.—Mais quels sont ces *jacks* que vous tirez de là?—Et là dessus les gamins de nous faire une description d'une bête dont la conformation aurait pu dépiéter le naturaliste le mieux entendu. Nous restâmes quelques temps à les examiner, mais ou les *jacks* faisaient quelques cérémonies pour mordre à l'appas, ou ils savaient lâcher prise du moment qu'ils se voyaient enlevés, si bien que nous ne pûmes en voir aucun. Nous pensâmes bien que ces trous devaient être ceux des larves des Cicindèles, mais on nous avait fait une telle description des hôtes qu'ils recelaient, que nous entretenions encore quelques doutes à ce sujet.

*Judi, 25 Mai.*—De bonne heure ce matin, nous nous mîmes à la pêche des *jacks* avec des brins d'herbe; mais sans succès. Deux négroillons du voisinage, étant venu s'enquérir de ce que nous faisons là, se mirent de suite de la partie et nous prouvèrent qu'ils étaient déjà depuis longtemps brisés à la manœuvre, car dans un instant ils tirèrent cinq à six de ces *jacks* sur le sol. Nos prévisions étaient justes: c'était bien



Fig. 11.

des larves de Cicindèles. Ces larves, que représente la fig. 11, sont en effet d'une conformation fort singulière. Elles portent sur le dos de l'un des arceaux de leur abdomen deux fortes épines qui leur permettent de se tenir à la hauteur qu'elles veulent dans leurs galeries, et leur tête aplatie en palette, sert comme d'une trappe pour fermer

l'ouverture du trou; une fourmi, une mouche vient-elle à passer là, que la trappe s'abat aussitôt et qu'elle se trouve pincée par les deux fortes mandibules qui se relèvent au dessus de la tête. Les trous que se creusent ces larves ont quelquefois jusqu'à 8 et 10 pouces de profondeur.

(1) Ayant pu constater depuis que cette espèce n'avait pas encore été décrite, nous lui donnâmes le nom de *B. 4-notata*. Voir à la page 74 du présent volume du NATURALISTE.

Les larves des Cicindèles sont d'une voracité extrême et ont aussi la vie fort dure. Nous en avons gardé une pendant huit jours, la tête traversée d'une épingle, et à chaque fois que nous lui présentions une mouche, les mandibules se rabattaient aussitôt sur la proie, et on ne tardait pas à la voir disparaître.



Fig. 12.

Nous ne savons à quelle espèce appartenait les nombreuses larves que nous avons pu voir ici ; nous pensons que c'étaient celles de la *C. punctulata*, car avec la *C. 6-guttata*, c'est encore les seules que nous ayons rencontrées ici. Notre figure 12 représente la Cicindèle commune, *Cicindela vulgaris*, dont la *C. punctulata* est assez rapprochée.

*Samedi, 27 Mai.*—Mais voilà bientôt trois mois que nous avons laissé Québec, nous éprouvons un mieux très-sensible dans notre santé, les chaleurs deviennent de jour en jour plus intenses, il faut songer au retour. Nous en écrivons à notre compagnon de route, Mr. Doherty, qui est toujours à Columbia, Caroline du Sud, l'informant que nous persistons encore dans notre projet de pousser jusqu'en Floride et d'opérer notre retour par la voie de mer. Nous en recevons une réponse établissant que pour lui aussi le temps du retour était arrivé, mais qu'il voulait l'opérer par voie de terre et par de courtes étapes, ajoutant qu'il se trouverait vers le 14 ou le 15 Juin à New-York, où nous pourrions nous réunir.

Bien que nos mesures arrêtées d'avance ne nous permettent pas de faire un long séjour en Floride, nous tenions cependant à y passer, et aussi à essayer un peu de la navigation océanique que nous connaissions à peine. Nous donnâmes donc pour dernier avis à notre compagnon que nous laisserions Macon le 5 Juin, et qu'à moins d'accident, nous nous trouverions à New-York le 15.

*Mardi, 30 Mai.*—Nous allons aujourd'hui, en compagnie de Mr. Bazin, passer la journée chez Mr. Wilkinson, où nous faisons force captures d'insectes. Les pieds de moutarde dans le jardin étaient tout couverts de la *Strachia histrionica*, et les feuilles des citrouilles toutes déchiquetées par les *Squash-Bugs*, *Gonocerus tristis*. Comme nous examinions les feuilles des vignes à la recherche d'autres insectes nous aperçûmes deux magnifiques *Pelidnota notata*, en dessous d'une feuille. Il ne nous fut pas difficile de nous en saisir ; c'étaient les premiers que nous rencontrions. Le bois voisin où nous poussons une petite excursion,

nous montre une foule de fleurs dans les broussailles, Hélianthes, Phlox, Asclépiade, Sensitive, Sabbatie etc., etc. Nous trouvons aussi une quantité de Passiflores, de la même espèce que ceux que nous avons rencontrés à Américus, en pleine floraison dans une pièce d'avoine. Les petits Pruniers chिकास sont partout chargés de leurs fruits mûrs ; nous remarquons que ces fruits se partagent en deux variétés bien distinctes, l'une rouge et l'autre beaucoup plus claire, presque blanche, mais l'une et l'autre ont à peu près la même saveur, que nous sommes loin de proclamer excellente.

*Mercredi, 31 Mai.*—En faisant l'examen des insectes capturés hier, nous trouvons 3 spécimens d'une nouvelle Anisoscèle, c'est l'*Anisoscelis albicinctus*, Say. Celle-ci ne dépasse pas .75 pouce ; ses cuisses postérieures ne sont que faiblement renflées, mais leurs jambes sont aussi largement dilatées. Ce qui la distingue toutefois d'une manière plus tranchée des deux autres, c'est que ses élytres d'un rousseâtre bien prononcé, sont coupées en travers, un peu en avant de leur moitié, d'une élégante barre d'un blanc d'argent.

Nous étions occupé dans notre chambre à l'étude de ces insectes, lorsque notre Ella entra, tenant par la patte une tortue d'une configuration toute nouvelle pour nous. Elle venait de l'acheter au marché, au prix de 35 cents, et voulait nous la faire voir avant de la faire passer à la marmite, car elle était destinée pour notre dîner. On donne à ces tortues le nom de *Soft-shelled Turtle*, en effet, la carapace de ces tortues est à pourtour cartilagineux, très large, et flottant en arrière. Ce sont des Potamides ou Tortues des fleuves et des lacs ; elles sont assez communes ici. L'espèce en question était la *Trionyx spinifère*, *Trionyx ferox*, Pennant : elle doit sans doute son nom spécifique aux épines ou dents qui bordent sa carapace au dessus du cou. Ces tortues ont les narines portées sur un museau fort allongé, à la manière des Taupes, et la peau presque entièrement dépourvue d'écailles, tant sur la tête et le cou que sur les membres.

Voulant voir ce que l'animal pouvait avoir dans l'estomac, pour nous rendre compte de son genre de nourriture, nous suivons la négresse dans la cour pour assister à la boucherie du reptile. Et voici comment on y procède. La mère Aunty met la Tortue sur une buche en la tenant de la main gauche par l'une des pattes postérieures, la fille lui passe alors le nœud coulant d'une ficelle dans le cou et tire la tête en dehors de la carapace. Un violent coup d'une hache que la bonne femme tenait à sa main droite se rabat aussitôt sur le cou de la victime, et fait voler la tête au bout de la ficelle qui la retenait. Nous nous réservons cette tête pour la mettre dans l'alcool avec nos serpents, et nous suivons le

dépècement. Une chaudière d'eau bouillante fait perdre à la pauvre bête le reste de vie qu'elle conservait encore, et de suite on en fait l'ouverture. L'estomac avec les intestins ne contenaient absolument rien autre chose que du terreau, de l'humus, si bien que nous jugeâmes, qu'à la manière des Lombrics, ces reptiles ne se nourrissaient que de terre végétale riche en débris organiques; cependant les auteurs disent que ces Tortues font la chasse aux mollusques et autres petits animaux aquatiques.

Jamais nous n'avons goûté chair plus délicate ni plus savoureuse; elle laisse bien loin derrière elle, suivant nous, celles du dindon et du poulet; aussi ces reptiles sont ils très recherchés des gourmets.

*Judi, 1er Juin.*—De bonne heure ce matin, nous avons une visite qui, quoique attendue, n'en est pas moins appréciable. C'est celle de Mgr. Persico. Devant aller donner la confirmation à Atlanta, à 103 milles d'ici, il nous avait avertis qu'arrivant par le train de 5½ h. A. M., il mettrait pied à terre chez nous un instant, pour continuer par le train de 8½ h. Mais le digne prélat, aussi bon et affable que gai et spirituel, céda à nos instances, et consentit à passer la journée avec nous, pour ne reprendre que le train de la même heure du lendemain. Le prélat se prêta d'autant plus facilement à notre requête qu'il avait certaines affaires à régler avec des personnes de Macon.

Nous avions à peine pris notre déjeuner, que survint Mr. Wilkinson qui, tout en venant présenter ses hommages à son évêque, venait nous inviter à aller avec le prélat lui faire une visite à sa résidence. Mgr. y consentit volontiers, et nous nous sentîmes doublement heureux d'avoir par là l'occasion de doubler notre visite d'adieux à d'aussi braves gens, qui n'avaient jamais eu pour nous qu'égarde et prévenances. Malheureusement la pluie, les éclairs et le tonnerre qui se déclarèrent aussitôt après notre arrivée, nous forcèrent à garder la maison; mais le billard, la conversation, et d'autres amusements nous firent encore trouver trop courts les moments que nous passâmes en aussi agréable compagnie.

*Samedi, 3 Juin.*—Mgr. Persico, tel que convenu, nous laissa hier, à 8½ h. A. M. Le train du soir nous amena le Rév. Mr. Schaeffer, de l'Indiana, qui revenait de la Floride où sa santé l'avait forcé à aller passer l'hiver. Nous nous amusâmes beaucoup avec ce brave missionnaire, qui natif de la Westphalie, était venu se dévouer aux missions du Nouveau Monde.

Comme le temps pluvieux d'hier et d'aujourd'hui ne nous permettait guère de sortir, nous nous occupâmes de la préparation de nos mailles, afin de ne rien perdre de nos nombreuses captures.

JÉSUP, GÉORGIE, 6 Juin 1872.

Départ de Macon.—Un Alligator.—Arrivée à Jésup; un contretemps.—Un savant opérateur de télégraphe; concert de Batraciens.—Plantes; un Scorpion avec ses petits; insectes.

Enfin nous avons laissé Macon, et définitivement cette fois. Cependant nous n'avons pas encore franchi les limites de la Géorgie. Nous voici à Jésup, qui est à 146 milles au Sud-Est de Macon, et à 40 milles de Brunswick, port de mer sur l'océan. Il n'entrait pas dans nos plans de faire une station ici, mais un malentendu nous a forcé à y passer une journée. Du reste, comme en voyageant nous prenons assez stoïquement notre parti des petites mésaventures que nous pouvons inopinément rencontrer, nous avons mis ce contre temps à profit pour étudier la flore et la faune de cette localité, encore plus au Sud que toutes celles que nous avons visitées jusqu'ici. Mais nous reprenons notre récit à Macon.

*Lundi, 5 Juin.*—Tel qu'arrêté d'avance, nous faisons ce matin nos derniers préparatifs de départ. Il y a eu juste deux mois hier, que nous sommes arrivé à Macon, et sous tous les rapports, ce séjour nous a été aussi agréable qu'avantageux. Nous remportons une assez belle collection de plantes, d'insectes, de reptiles etc.; nous avons pu étudier sur place, l'action de ce climat tropical sur les productions naturelles; noter le caractère et les coutumes d'un peuple à régime de vie fort différent du nôtre; notre santé s'est considérablement améliorée; et ce que nous n'apprécions pas moins, nous nous sommes fait ici des amis, dont le souvenir nous sera toujours des plus agréables. Nous consacrerons l'après-midi d'hier à faire nos visites d'adieu à ces amis, et nous n'hésitons pas de le proclamer, jamais, en aucune autre circonstance, nous n'avions rencontré des marques plus convaincantes de sincère attachement. Oui! MM. Wilkinson, Dempsey, O'Connor, Ward, Nelson, Mad. Damoër etc., sont des noms qui ne s'effaceront jamais de notre mémoire, et toujours, en nous les rappelant, nous nous souviendrons des égards particuliers que nous avons reçu de plusieurs d'entre eux, et des agréables moments que nous avons passés avec tous. Sans doute que nous ne séparons pas de ces noms celui du Rév. Mr. Bazin, dont nous avons partagé les travaux et la table.

A 11 h. la voiture de Mr. Wilkinson était à la porte pour nous conduire à la gare; c'était une dernière prévenance que ce brave ami avait voulu ajouter à ses bontés précédentes. Nous prenons notre billet directement pour Jacksonville, Floride, que nous devons atteindre à 6.49 h. le lendemain matin, distance de 352 milles. Nous faisons enregistrer notre bagage, nous déposons notre porte-manteau dans le char, et nous

serrons la main, au complaisant Joe, ce fidèle serviteur de Mr. Wilkinson, dont nous avons eu tant de fois à nous prévaloir de ses services. Mais la vapeur a déjà sifflé, nous choisissons notre place sur une banquette, et une minute après, Macon s'effaçait derrière nous.

La route que nous suivons est comme toutes les autres par lesquelles nous avons passé dans la Géorgie. Ce sont partout de petites collines couvertes de Pins résineux, lorsqu'elles ne sont pas défrichées pour la culture, séparées par des vallées marécageuses généralement de peu d'étendue. En général c'est un pays peu peuplé et encore à moitié inculte. Nul doute que ces contrées, avec le progrès du temps, pourront sans peine quadrupler et quintupler leur population, car les terrains encore incultes paraissent partout de la même qualité que ceux sur lesquels sont maintenant établies des plantations.

A la 13<sup>e</sup> station, on nous arrête pour le dîner. Nous nous amusons pendant quelques minutes à voir opérer ces moulins à scies mus par la vapeur comme on en voit partout ici, qui réduisent en madriers, poutres, planches, etc., ces massifs troncs de Pins qu'on dispose tout entiers sous les scies. Comme on ne connaît pas ici la neige et les traîneaux, une énorme paire de roues, tirée par 2, 4 mulets, suivant le besoin, amène ces troncs de 50 à 60 pieds de longueur à travers la forêt; car contrairement à nos forêts du Canada, les arbres sont partout assez clair semés sur les collines pour pouvoir permettre l'usage de semblables voitures, et surtout aussi le terrain est solide et dur à moins qu'il ne soit tout à fait impassable, comme dans les mares et certains marais.

Nous voyons une foule de fleurs dans les marais, et partout le *Magnolia (acuminata)* se montre en pleine floraison. Un arbrisseau moyen de 6 à sept pieds de hauteur, nous présente dans tous les endroits humides, particulièrement aux bords des marais, une masse compacte de fleurs blanches ou rosées du plus vif éclat. Nous ignorons quelle est cette plante, et nulle part nous ne pouvons l'approcher d'assez près pour en saisir les caractères.

Nous coupons à un certain endroit un ruisseau tellement débordé sur ses bords qu'il présente une étendue d'eau de plusieurs arpents de largeur. Les rails sont ici supportés sur de forts chevalets élevés du sol. Comme d'ordinaire on ralentit la marche du train dans de semblables endroits, nous étions occupé à distinguer les différentes fleurs que portaient les arbrisseaux sortant de l'eau, lorsque nous aperçûmes un Alligator qui prenait tranquillement ses ébats à quelques pieds seulement du pont que nous traversions. Il pouvait mesurer de 4 à 5 pieds. C'était le premier que nous voyions ainsi chez lui. Nous ne le

trouvâmes pas beau, cependant il avait l'air si libre dans ses mouvements, et si indépendant dans ses allures, qu'on ne pouvait lui refuser une certaine grâce. La marche sur terre ne paraît pas se faire sans gêne chez cette animal, mais dans l'eau, il se montre tout-à-fait chez lui. Nous en avons vu un spécimen au musée de la Smithsonian, à Washington, qui mesurait 11 pieds de longueur, mais on nous a dit qu'on en avait tués, en Floride, qui mesureraient jusqu'à 14 pieds. On cite un cas où un baigneur dans le fleuve St. Jean, fut un jour avalé d'une seule bouchée par l'un de ces animaux.

Nous voyons aussi une foule de tortues sur les troncs d'arbres flottants, et une ou deux fois nous avons reconnu notre Trionyx à la nage, avec son museau effilé qu'elle portait en dehors de l'eau.

A 7.45 h. nous sommes à Jésup, où nous coupons la ligne de l'*Atlantic and Gulf* que nous devons prendre pour nous rendre en Floride. Comme les trains venant de l'Ouest se rencontrent ici avec ceux de Savannah et se croisent de plus avec ceux de *Macon and Brunswick*, il y avait une confusion d'engins, de chars et de gens qui pouvait facilement écarter les voyageurs trop peu attentifs. Des conducteurs se tiennent sur les plateformes des chars et annoncent la route qu'ils vont suivre. Nous en entendons un criant : *Passengers going to Florida*. Nous entrons donc dans ce char pour y déposer nos menus effets, puis nous en sortons aussitôt pour nous rendre à l'hôtel où une clochette vigoureusement agitée nous annonçait qu'on servait là le souper. A l'autre extrémité du char où nous avions déposé nos effets nous rencontrons un autre conducteur appuyé sur la plateforme et tenant un fanal. — Nous avons le temps d'aller prendre le souper, lui demandâmes-nous ? — Vous avez 20 minutes à vous, nous fut-il répondu. Nous allons prendre place à la table de l'hôtel où nous nous trouvons en nombreuse compagnie. Comme le service se faisait un peu attendre, une dame dit près de nous : mais nous allons perdre notre passage, on nous fait trop attendre. Ne craignez rien, dit une servante, les conducteurs sont eux-mêmes à table ici, et on vient toujours avertir avant de partir. Nous pensons donc pouvoir demeurer sans inquiétude.

Mais notre repas est bientôt pris, nous payons la piastre qu'on réclame et nous gagnons de nouveau la gare. Nous remarquons qu'il s'est fait certains changements dans la disposition des chars. Mais où est donc le train qui va à la Floride, demandâmes-nous à un conducteur ? — Le train pour la Floride ? il est parti, il y a plus d'un quart d'heure. — Parti ? Serait-il possible qu'on nous aurait ainsi trompé ? On nous dit que nous avons 20 minutes pour souper et on part aussitôt ? — Puis

nous allons nous expliquer à l'agent, dans le bureau du télégraphe. Tous les trains qui se rencontrent ici, nous fut-il dit, ont 20 minutes pour prendre le souper; mais aujourd'hui le train venant de Macon est arrivé après son heure; les passagers n'ont eu que le temps de passer d'un char à l'autre et le train partit aussitôt.—Mais alors pourquoi ne pas avertir? Pourquoi nous dire que nous avons 20 minutes à nous, lorsqu'on parlait de suite?—C'est probablement le conducteur d'un autre train qui vous aura dit cela.—Mais que vont devenir les effets que nous avons laissés dans le char?—Nous allons télégraphier pour les faire revenir, car vous ne pouvez partir d'ici que demain soir à la même heure. Quels sont ces effets?—Une malle et un panier enrégistrés, puis dans le char: un parapluie en soie verte, un paletot en drap noir, et une canne à poignée recourbée, en tout cinq articles.—C'est bien; à sept heure demain matin vous aurez ces effets.

Force donc nous fut de retourner à l'hôtel pour y attendre le train du lendemain. Et voilà comment il se fait que contre notre attente nous nous trouvons ici aujourd'hui.—(A continuer).

---

## FAITS DIVERS.

**Une rare capture.**—Mr. F. X. Bélanger, le curateur des musées de l'Université Laval, nous a montré dernièrement deux Cigales prises à Québec, que nous avons reconnues être la Cigale de 17 ans, *Cicada septendecim*, de Linné. L'une de ces deux Cigales fut capturée sur un quai, à la Basse-ville, par Mr. J. M. Lemoine, et l'autre fut apportée par un jeune homme de cette ville. Ces deux Cigales étaient, avec tous les caractères de la *C. septendecim*, à l'exception toutefois que la nervure costale était presque entièrement dépourvue de jaune, d'une taille un peu plus forte que celles que nous avons d'Ontario. Si cette trouvaille est précieuse au point de vue de l'Entomologie, elle ne le serait pas tant, si elle nous annonçait l'établissement définitif de ce nouvel ennemi parmi nous. On sait que cette cigale qui reparait tous les 17 ans dans le même endroit, en quantité prodigieuse, cause souvent des dommages considérables dans l'Ouest; mais il y a tout lieu de croire que la rigueur de notre climat ne lui permettra pas de se développer ici jusqu'au point de devenir nuisible.

**Température.**—Avril a été ce qu'il a coutume d'être; le mois des gels et des dégelés, des temps clairs et des giboulées, des pluies et des brouillards de neige, des temps couverts et des gros vents. Cependant, quoique un peu plus froid et en arrière sur l'année dernière, il nous a donné d'assez belles neuvaines, notamment du 14 au 21 où nous avons eu un temps clair presque sans interruption. Le 1er nous a donné sa température minima, 18°, et le 30 sa maxima, 65°. Le 21 nous a fait sentir un vent de tempête peu commun.